

Les Italiens au Maroc

Histoire d'une immigration du Nord vers le Sud

LA communauté italienne est sans doute l'une des plus petites communautés d'origine européenne installées au Maroc aujourd'hui. Souvent on donne l'impression de connaître cette communauté mais il n'en est rien. On ne semble pas plus avancé avec le salon du livre de Casablanca dans sa 17ème édition 2011 qui vient de fermer ses portes, salon où l'Italie était invitée d'honneur. L'Italien attire les étudiants marocains qui sont aujourd'hui 5000 dans tout le territoire marocain soit le nombre d'étudiants d'espagnol du seul institut Cervantès de Casablanca. Mais n'oublions pas que sur le territoire de l'Italie, qui fête cette année le 150ème anniversaire de sa réunification, il y a 430 mille Marocains dont beaucoup doivent user de l'italien comme première langue étrangère.

Depuis la première ambassade italienne au Maroc en 1875 auprès du sultan Moulay Hassan 1er, racontée par l'écrivain italien Edmondo de Amicis dans son livre fondateur de la littérature de voyage, « Maroc », les Italiens étaient toujours présents sur le sol marocain. Mais les Italiens étaient présents bien avant à travers les marchands génois. N'oublions pas que le Sultan Sidi Mohammed Ben Abdallah avait fait appel à des maçons génois pour construire des scalas.

Pour les temps contemporains et aux meilleurs moments de leur présence massive au Maroc, les Italiens étaient cinquante mille personnes rien qu'à Casablanca en 1930, ce qui constituait une population très importante pour l'époque, démographiquement parlant. Les premières vraies vagues d'immigrations italiennes vers le Maroc avaient commencé au début du vingtième siècle sous la poussée de la pauvreté et la famine au sud de l'Europe suite à la guerre et aux catastrophes naturelles dont la sécheresse. Pour le sud de l'Italie, c'est en partie à la suite de la destruction des champs de vigne par l'invasion du phylloxéra.

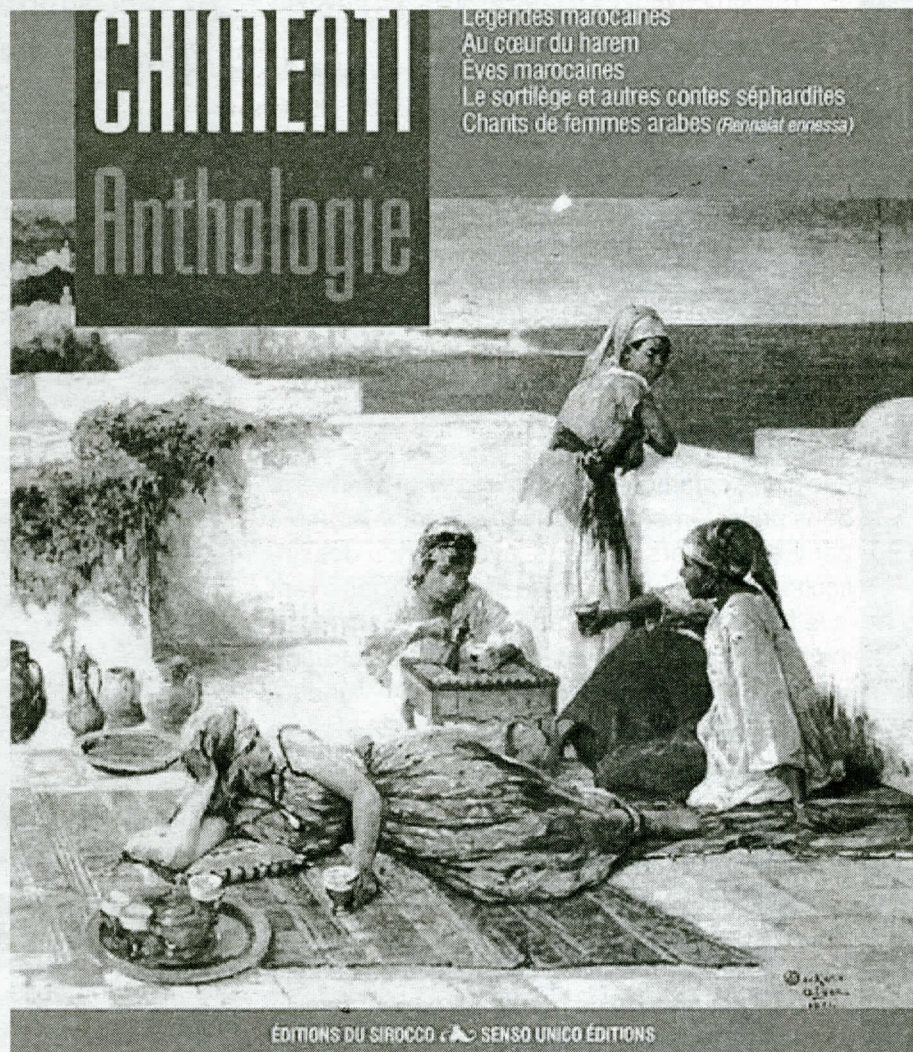
Les Siciliens, ouvriers, travailleurs agricoles, arrivent d'abord en Tunisie avant de commencer à immigrer ailleurs vers l'Amérique et au Maroc quand le travail en Tunisie vint à manquer. Ce mouvement migratoire semble aujourd'hui oublié et n'est presque jamais évoqué face à l'immigration dramatique de l'Afrique vers l'Europe et l'Italie en particulier phénomène qui avait connu une

courbe ascendante depuis le début des années 90 du siècle passé. La mémoire humaine est souvent très courte.

Aujourd'hui cette communauté italienne n'est représentée au Maroc que par un millier d'individus dont 50% d'origine marocaine. Où sont passés les autres ? Les uns seraient retournés en Italie après la deuxième guerre mondiale, retour au bled, beaucoup aussi ont choisi de se faire naturaliser français et de partir en France pour échapper à la discrimination et la vive intolérance française, souvent jugée arbitraire, exacerbée contre les Italiens à cause de la guerre et la période fasciste.

Et puis il y a ceux, une minorité, qui avaient décidé de rester au Maroc et même de garder leur nationalité italienne contre vents et marées. Ils disent se sentir toujours italiens sans vraiment parler italien (on préserve surtout les langues locales le sicilien et le calabrais parlés en famille), sans avoir aucune attache avec Rome qui ne sait même pas qu'ils existent (comme le dit Giuseppe Giglio) et bien que leurs propres enfants aient choisi de devenir français et de partir vivre en France pour quitter une identité minoritaire victime d'ostracisme.

Toutes ces données et d'autres encore se trouvent dans le livre « Eclats de mémoire, les Italiens au Maroc », écrit par la libano-italienne née au Maroc, Roberta Yasmine Catalano et réalisé par une maison d'édition Senso Unico dirigée par l'Italienne Eleana Marchesani, installée, elle-même depuis une vingtaine d'années à Mohammedia.

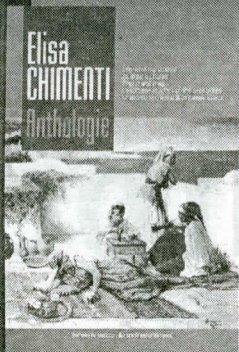


ÉDITIONS DU SIROCCO & SENSO UNICO ÉDITIONS

Anthologie des oeuvres de Elisa Chimenti.

Edité en même temps au Maroc et en Italie respectivement en français et en italien, ce livre donne la parole à cette minorité de ressortissants italiens pour la première fois. Jusque-là cette minorité qui avait bénéficié de l'hospitalité marocaine et dont beaucoup ont connu la prospérité, n'avait pas voix au chapitre.

Dans le livre, les propos recueillis ne constituent qu'une partie de l'ensemble. Cette partie semble cependant être la plus capitale. Dans d'autres chapitres on a droit à d'autres développements comme l'histoire de la fabrique d'armes de Fès, usine qui n'a jamais réellement fonctionné et qui fut juste un emblème de velléités coloniales italiennes face au rival français, la description ahurissante des camps de concentration réservés par les autorités du Protectorat français aux Italiens pendant la deuxième guerre mondiale. Tous les



Les Italiens au Maroc

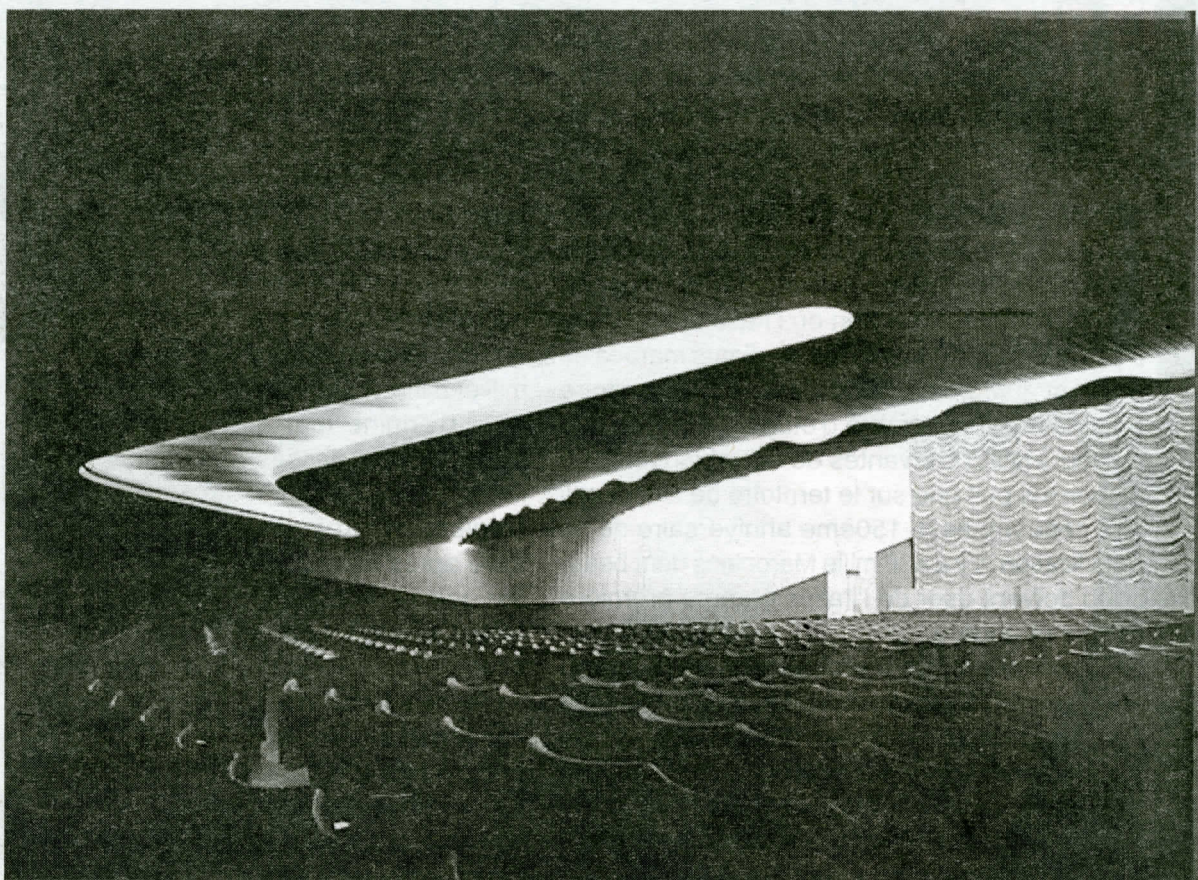
Histoire d'une immigration du Nord vers le Sud

civils italiens vivant au Maroc avaient été envoyés dans des camps. Des chapitres sont consacrés aux carnets de voyages pleins d'exotisme et de stéréotypes laissés par des intellectuels, journalistes, voyageurs et écrivains italiens ayant visité le Maroc au XIX^e et la première moitié du XX^e siècle.

Les témoignages des « survivants » de la communauté italienne constituent donc, à ne pas douter, la partie la plus intéressante de l'ouvrage. La plus vivante. A chaque témoignage il y a le même retour en arrière mais chaque fois avec une touche différente selon les itinéraires. Ce faisant on a droit à la description des vicissitudes d'une communauté laborieuse qui avait vécu dans un isolement particulier, du moins pour les pauvres ouvriers, artisans, ayant connu des difficultés, enduré un genre de délit de faciès avant la lettre de la part des Français, subi des drames indélébiles surtout les camps de concentration créés par le protectorat contre une communauté de civiles d'italiens (tout homme âgé de plus de dix-huit ans) juste parce la France était en guerre contre l'Italie, des camps de travaux forcés dans la région de Casablanca et ailleurs à Machraa Benabbou, Boujniba, Tindouf, Sidi Boudnib au sud, Erfoud, Sidi al-Ayachi près d'Azemmour, Khenifra etc. Ces douloureux moments de la guerre reviennent souvent dans des témoignages soit des victimes ou de membres de leur famille (conjoint, enfants).

La qualité de ce livre c'est peut-être d'offrir des témoignages de première main révélés pour la première fois. Et pour cause puisque les témoins jusque-là n'avaient jamais eu personne pour les écouter. Les rescapés âgés de plus de 80 ans, habitant Casablanca ou Mohammedia, faisaient souvent partie de la mosaïque européenne (Espagnols, Portugais, Italiens, Français) qui peuplait le quartier mythique du Maarif à Casablanca, un quartier de petites maisons que des prolétaires italiens avaient construit eux-mêmes avec soin dans une architecture spécifique de manière à pouvoir se souvenir de leur Sicile. Ils expriment souvent avec intensité l'amertume d'une communauté oubliée par leur propre pays à tel point que cela peut aller dans des témoignages jusqu'à nourrir une certaine nostalgie du fascisme mussolinien sur fond de nationalisme.

Mais à côté des ouvriers, artisans italiens du menu peuple, il y avait eu aussi dans cette même communauté les hommes d'affaires, l'in-



Cinéma Lynx un joyau architectural réalisé par l'architecte italien Basciano.

dustrie automobile Fiat, les entrepreneurs, promoteurs immobiliers, agriculteurs, commerçants, propriétaires de restaurants, de salles de cinéma. Il y a eu surtout des architectes qui ont vraiment marqué la scène architecturale au Maroc comme Rafael Moretti ou encore Domenico Basciano qui avait construit notamment des monuments architecturaux inoubliables comme les cinémas Lynx en 1951, Rif en 1958, l'Atlas en 1960, le Luxe en 1968 et le Colisée en 1969 etc.

Cette communauté dans sa majorité avait connu des débuts difficiles à côté des Portugais et des Espagnols. Avant de prospérer ils avaient habité les tout premiers bidonvilles pour citer le cas de Casablanca. Giulio Alcamo 88 ans, vivant à Mohammedia au moment où le témoignage est recueilli, se souvient :

« De Rabat mes parents sont venus à Casablanca où mon père a été embauché dans une usine boulevard de la Gare (Bd Mohammed V). Là-bas il y avait des baraques où habitaient des Espagnols, des Portugais. Nous étions les seuls italiens. Nous vivions dans l'une des baraques

avec six frères et deux sœurs »

Cette communauté allait vivre par la suite dans la médina de Casablanca au fameux Derb Taliane, ensuite dans le quartier du boulevard Bordeaux et Place Verdun et plus tard dans le quartier Maarif ou les Roches Noires.

Autre témoignage de Michel Friscia, coiffeur italien dont les grands parents quittent la Sicile en 1903 pour s'installer en Tunisie avant de venir au Maroc. Le transport en commun par calèche était une profession détenue en particulier par les Italiens. Pendant la guerre alors que son père avait été envoyé en camp de concentration, sa mère avait du mal à nourrir les chevaux par manque de fourrages. Dans son témoignage, il raconte ce « douloureux souvenir » comment sa mère le chargeait de se débarrasser des chevaux affamés emmenés du quartier Bourgogne à Casablanca vers la région d'El Hank au-delà du cimetière chrétien pour les abandonner dans un terrain vague.

Saïd AFOULOUS

Les Italiens au Maroc

Elisa Chimenti l'Italienne de Tanger

Elisa Chimenti jusqu'à 2009 était connue d'une minorité de personnes qui ne se souvenaient même plus de sa tombe dans le cimetière chrétien de la ville du Détroit. Dans une note en bas de page du livre « Eclats de mémoire » il est écrit :

« Grâce au Consul général d'Italie, on a réussi à repérer récemment la tombe d'Elisa Chimenti à Tanger, dans un état d'abandon déplorable. Elle va être restaurée pour lui restituer la dignité qu'elle mérite ».

C'est fin 2009 début 2010 qu'une anthologie des œuvres de cet auteur italienne, ayant vécu au Maroc, a été publiée et c'est en mars 2010 que la Fondation portant son nom a été créée à Tanger, ville d'adoption de l'auteur du roman « Au cœur du harem ». Ces événements tardifs d'hommage coupent brutalement avec quarante années d'oubli soit un long purgatoire qui a duré imperturbablement depuis la mort de l'écrivain en 1969. Mais ce dit purgatoire avait en fait commencé bien avant sa mort. Elisa Chimenti était en effet tombée dans l'oubli depuis la fin des années 50 pour mourir presque dans la misère et l'abandon. En 1959, d'anciens élèves et enseignants de l'école italienne adressent une correspondance au Consul italien de Tanger pour « intéresser Rome à ce cas unique » de première enseignante italienne au Maroc. L'objectif était de la faire bénéficier d'une retraite à l'âge de soixante-seize ans. Niet. Les autorités italiennes s'étaient contentées de lui attribuer une médaille.

Mais qui est Elisa Chimenti ? Dans l'anthologie publiée par les éditions Sirocco et Senso Unico (887 pages), Ahmed Benchekroun, ancien secrétaire particulier de l'écrivain, décrit le caractère d'une femme qui a légué totalement sa vie à l'enseignement des langues en fondant avec sa mère en 1914 la première école italienne au Maroc, une école multiconfessionnelle, en étant aussi l'unique européenne à enseigner dans la médersa du grand a'lim érudit marocain Abdellah Guennoun célèbre auteur de « Annoubough al-maghribi » et qui l'appelait « ma sœur ».

Dans la courte biographie écrite par Maria Pia Tamburlini on apprend qu'elle connaissait beaucoup de langues et enseignait aussi bien le français que l'arabe classique.

« De 1914 jusqu'à quelques années avant sa mort, Elisa Chimenti enseignait plusieurs langues : le français, l'arabe, l'espagnol et l'anglais à l'école italienne ; l'allemand à l'école allemande et l'arabe littéraire dans les médersa » note Tamburlini.

Elle est née en 1883 à Naples d'un père médecin qui quitte l'Italie en 1884 pour des raisons politiques, alors qu'elle n'était âgée que d'une année. Le médecin s'exile d'abord en Tunisie avant de venir s'établir au Maroc où il devient médecin du sultan Moulay Hassan 1er.

Contrairement à nombre d'Italiens cités dans le livre « Eclats de mémoire » et qui ne manquent pas de se souvenir de la période fasciste avec une certaine nostalgie, Elisa Chimenti, elle, a plutôt durement souffert du fascisme puisqu'elle fut interdite d'enseigner dès 1927 dans l'école italienne du fait qu'elle avait refusé avec sa mère d'adhérer au parti fasciste de Mussolini. Après la libération elle devait attendre longtemps l'indemnisation par l'Etat italien des préjudices subis. Elle gagne un procès contre l'Etat mais les deux femmes ne seront indemnisées et de façon dérisoire que 25 ans après. Privée d'enseignement, elle se lance dans une autre activité qui lui tenait beaucoup à cœur : le journalisme. Elle sera correspondante d'après son curriculum vitae rédigé par elle-même et datant de 1956 de « plusieurs journaux et revues : le Lokal Anzeiger », « La Vigie Marocaine », « Maroc-Monde », « Mauritania », « L'Afrique », « Le Monde », « El Anouar », « La feuille d'avis de Vevy » etc. Sans compter « Le Journal de Tanger ». Sa curiosité étant sans bornes elle écrivait sur tous les sujets de la vie quotidienne, les traditions, l'histoire, la littérature, la science-fiction.

Dans l'anthologie, les textes de Chimenti qui sont en majeure partie des textes narratifs constituent une mémoire restituée par une femme qui avait depuis le début été appelée à s'approcher en particulier des femmes depuis qu'elle accompagnait et secondait son père médecin qui n'était pas

toujours autorisé à pénétrer dans le domaine des femmes dans les différentes parties du Maroc visitées.

L'esprit de cette écriture était

de préserver une mémoire et un patrimoine culturel enfouis et voués à disparaître avec le flux fulgurant de la modernité. Sa manière d'écrire était différente des écritures orientalistes condescendantes parce

qu'elle adhère à la culture marocaine et sentait

qu'elle en faisait partie intégrante.

Elle avait laissé des manuscrits nombreux de textes inédits comme « Récits des cours et des terrasses », « Jacob Sarfati », « L'Appel magique de l'Islam », « Petits Blancs marocains », « Les Génies », « Miettes » etc.

Chimenti, d'après Tamburlini, était restée toujours attachée à l'Italie mais a de tout temps écrit en français pour les œuvres de créations. Elle rêvait de voir ses œuvres traduites en italien. Il faut attendre l'année 2000, plus de trente ans après sa mort, pour voir son œuvre maîtresse « Au cœur du harem » traduite en italien et éditée en Italie par les Editions E/O.

Saïd AFOULOUS



Elisa Chimenti années 50



Elisa Chimenti jeune.

La Fondation Elisa Chimenti

La Fondation Elisa Chimenti est une institution, à but non lucratif, qui se veut un point de départ d'un nouveau parcours d'échanges culturels et d'expériences entre les deux rives de la Méditerranée, à travers la réalisation d'initiatives culturelles.

Les initiateurs de cette fondation, qui siège au Palais des Institutions Italiennes à Tanger, ambitionnent de redécouvrir et valoriser la vie et l'œuvre d'Elisa Chimenti, ainsi que les œuvres d'autres écrivains, qui comme elle, ont étudié et diffusé les multiples aspects culturels et interculturels de la Méditerranée.

Née à Naples (1883), Elisa Chimenti a résidé à Tanger où elle a été parmi les éminents personnalités de la ville durant la première moitié du 20ème siècle. Ecrivain et ethnologue, journaliste, enseignante et fondatrice de l'école italienne. Elle est décédée en 1969.